Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: L'idée de patrie
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748606

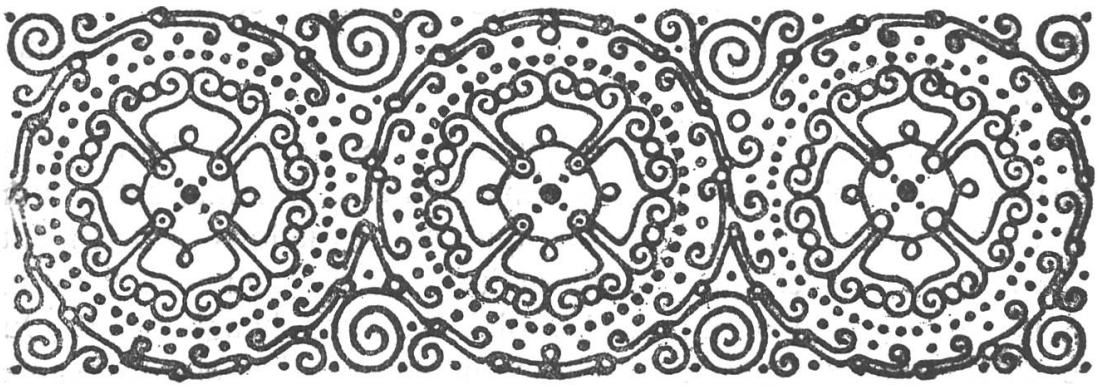
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



L'IDÉE DE PATRIE

Note préliminaire: Les pages qui suivent sont, à peu de chose près, le texte d'une conférence faite à Zurich, en octobre 1910, à la Société des commerçants, et répétée à Bienne, également à la Société des commerçants. Parlant en français à un public de langue allemande et à des jeunes gens peu habitués aux développements philosophiques, j'ai cru nécessaire d'être aussi simple et aussi clair que possible. Après coup, il m'a paru que cet exposé élémentaire pourrait intéresser un plus grand public; il touche, sans le dire expressément, à de graves problèmes qu'il s'agit d'étudier en dehors de toute routine et de tout chauvinisme. En France, depuis un an ou deux, d'excellents esprits se sont appliqués à lutter à la fois contre les préjugés du passé et contre les utopies futuristes. Je recommande à l'attention de nos lecteurs les ouvrages suivants: *Lavisse,* Nouveaux discours à des enfants (les leçons du pays natal). — *Lavisse,* L'éducation de la démocratie. — *Séailles,* Patrie et patriotisme. — *Fouillée,* La démocratie politique et sociale en France (et particulièrement le livre II: L'idée de patrie; le nationalisme et l'internationalisme).

* * *

Tous les jours nous parlons de la patrie; les uns, pour la dénigrer au nom de l'internationalisme; la plupart, pour l'exalter en termes aussi vagues qu'enthousiastes. Les orateurs de nos banquets officiels semblent croire que la patrie est un fait évident, établi dès les origines et pour toujours, un fait immuable et indiscutable. Mais s'il est discuté? Inutile de nous écrier „La question ne sera pas posée", si *en fait* la question se pose. Il en est de l'idée de patrie comme de beaucoup d'autres opinions humaines: si ces opinions sont solides, elles n'ont pas à craindre

la discussion; elles ne peuvent qu'y gagner; et si elles sont fausses, pourquoi fermer nos yeux à l'évidence? aurions-nous peur de la vérité?

En fait, l'idée de patrie varie non seulement d'homme à homme, mais elle varie encore dans le même homme, selon son âge et ses expériences. Est-ce que ces variations proviennent d'une éducation civique inégale et insuffisante? Ou bien y a-t-il, sous ces variations, un fonds solide qui ne change pas? Ou encore, l'idée de patrie est-elle vraiment relative et changeante au cours des siècles? Autant de questions qu'il est utile de poser, et qui nous permettront de mieux défendre la patrie *à la fois* contre ceux qui y voient un préjugé et contre ceux qui en font une idole.

Il importe de procéder lentement, par élimination, en nous aidant de l'histoire du passé. — La patrie, est-ce tout simplement la terre où je suis né? Cette conception est certainement poétique et fort suggestive par le sentiment. Elle ne manque pas d'une certaine vérité primitive. L'homme qui a passé toute sa vie, ou du moins l'enfance et la jeunesse, dans un même horizon, qui habite la maison bâtie par ses pères, qui laboure le champ déjà labouré par eux, non loin de l'église où ils prièrent, et du cimetière où ils reposent, cet homme a pour sa terre natale un amour qui est un instinct puissant[1]). Toutefois, cette conception de la patrie, si respectable qu'elle soit, et si vraie qu'elle ait été jadis, ne répond plus aux réalités de la vie moderne. A elles seules, les conditions matérielles de l'existence (commerce, industrie, voies ferrées, postes et télégraphe, journaux) ont fait de nous des êtres mobiles, dont le regard embrasse des horizons plus vastes et plus divers. Ceux qui nous appellent des „déracinés", méconnaissent ces nécessités et la beauté des devoirs nouveaux; l'instinct primitif qu'ils opposent aux réalités présentes n'est bien souvent que de la sentimentalité littéraire; il est la négation de l'intelligence humaine qui s'élève peu à peu à la fraternité. Dans la variété des contrées de notre patrie „suisse", où mettrions-nous aujourd'hui les limites d'un pays „natal"? Que vous

---

[1]) Voir par exemple le dernier roman de C. F. Ramuz: *Aimé Pache, peintre vaudois.*

les mettiez dans la vallée de Kandersteg, dans celle de Göschenen, ou ailleurs encore, n'entendez-vous pas ces lourds convois qui traversent les montagnes et qui relient des pays naguère séparés par les neiges et par les haines? Et quand les feux du 1er août se répondent, d'un sommet à l'autre, depuis le lac de Constance jusqu'au Léman, fêtons-nous le „pays natal" au sens propre du mot? non, mais bien une patrie plus grande, moins sentimentale et plus réelle. Il y a quelques semaines, tous nos journaux ont applaudi à ce jeune Vaudois, revenu du Chili où il est né, pour faire son service militaire en Suisse, où est sa patrie; ce fait ne prouve-t-il pas que „patrie" et „terre natale" ne sont plus synonymes? — L'histoire fournit d'autres faits encore, qui nous aideront à préciser le problème: lors de l'invasion des barbares, et avant déjà à plusieurs reprises, les Germains ont abandonné leur terre natale, la terre des aïeux, pour passer les montagnes et s'établir en des pays tout nouveaux, pays qu'ils ont conquis d'abord, qu'ils ont aimés ensuite et dont ils ont fait leur véritable patrie. On dira qu'ils étaient chassés eux-mêmes, que leur émigration était forcée... Ce fut le cas parfois, mais pas toujours, et d'ailleurs la raison serait insuffisante; ni les Grecs ni les Latins n'ont abandonné leur pays envahi. Et d'autre part, remarquez que, depuis trente ans, des Italiens, chassés par la misère, ont quitté l'Italie par centaines de mille pour émigrer en Amérique, et que presque tous ces émigrés demeurent fidèlement attachés à leur patrie lointaine; ils y rentrent une fois enrichis, ou bien ils constituent ailleurs, par exemple en Argentine, une nouvelle Italie; les économistes, après avoir longtemps déploré l'émigration comme un malheur, constatent aujourd'hui qu'elle est une source de richesse pour l'Italie. Pour bien comprendre la raison profonde de cette affection que ni la distance ni le temps n'affaiblissent, il faudrait lire les discours prononcés l'an dernier, au cours d'un voyage en Argentine, par le député et ancien ministre Ferdinando Martini. J'y reviendrai bientôt. — Les Allemands au contraire reprochent souvent à leurs compatriotes émigrés d'oublier trop facilement le pays d'origine. Serait-ce une affaire de „race"? Je ne le crois pas: l'explication est à chercher ailleurs. Pour le moment je conclus que la patrie n'est pas simplement le pays où je suis né.

L'émigration du Nord au Sud, vers des pays plus fertiles, plus ensoleillés, s'expliquera peut-être par un désir de lumière, de vie facile, de bien-être. *Ubi bene, ibi patria.* Certes, c'est là une raison dont je vois l'importance, mais qui n'est pourtant pas *la* raison. Qu'on voie notre propre exemple, en Suisse: nous habitons, même dans nos villes et surtout dans nos Alpes, une terre rude et souvent maussade; pour quatre ou cinq mois d'été, nous avons sept mois de brouillard, de neige et de glace; les étrangers se demandent parfois comment nous pouvons vivre dans ce pays; et pourtant notre émigration n'est pas considérable relativement; et nos émigrés reviennent; et c'est notre amour pour ce pays sauvage qui a créé le mot *Heimweh!* Qu'on regarde ailleurs, plus au Nord encore, la Pologne: déchirée par trois puissants voisins, baîllonnée par les Cosaques, supprimée légalement, elle vit encore moralement et n'a pas perdu toute espérance. Et ceux-là en Suisse sont bien mal venus qui ne rougissent pas de plaider pour la force contre le droit . . .

D'autres ramènent l'idée de patrie à une communauté de race, ou de religion, ou de langue. Nous avons discuté plus d'une fois, dans *Wissen und Leben,* cette façon de voir; je ne m'y arrête pas. Le fait que, depuis six siècles, la Suisse vit et grandit en mêlant les races, les religions et les langues, est à lui seul une démonstration suffisante.

Décidément il nous faut chercher ailleurs ce qui est essentiel et immuable dans l'idée de patrie.

Dans plusieurs articles publiés ici-même, j'ai toujours soutenu que la nation résulte d'une victoire de la raison et de la conscience sur les instincts; je retrouve la même conviction chez M. Fouillée; il écrit: „Sans nier la part des instincts et de l'inconscient, nous soutenons que l'idée de patrie est rationnelle et que l'amour de la patrie est raisonnable. C'est un sentiment qui, comme tous les sentiments intellectuels, esthétiques et moraux, enveloppe une énorme complexité d'idées combinées en un tout vivant. La première de ces idées, plus ou moins confuse et obscure, est celle d'organisme par opposition au simple agrégat d'individus . . . En même temps qu'une union organique . . . un peuple est, sans la moindre contradiction, une union volontaire."

Oui, la patrie, c'est l'organisme politique, social et moral dont je me sens être une partie, dont je suis un produit, et sans lequel je perdrais en quelque sorte mon individualité, ma raison d'être; réciproquement: plus je prends part à la vie de cet organisme, plus aussi j'aime ma patrie; elle est l'œuvre de mes pères, de mes frères, mais elle est aussi mon œuvre. La patrie, ce n'est pas un certain pays, plus beau que d'autres, mais c'est un certain groupe d'hommes qui habitent ensemble ce pays, des hommes dont l'œuvre séculaire est en accord avec le pays, de sorte que l'œuvre consciente de ces hommes est la beauté suprême de la terre natale. En d'autres termes, l'idée de patrie est inséparable de l'idée d'une certaine civilisation, inséparable d'un certain idéal qui caractérise chacun de ces organismes que nous appelons aujourd'hui des nations.

De ce fait essentiel nous n'avons plus qu'à tirer une série de conséquences.

J'ai parlé de „groupes d'hommes". Ces groupes appartiennent à des catégories fort diverses: La famille, la commune, le canton, la nation, et enfin l'humanité. Quel est donc le groupe qui constitue pour nous, *aujourd'hui,* la patrie? C'est là, pour moi, une question de la plus haute importance; je l'ai traitée souvent déjà; et, tant que mes idées n'auront pas été réfutées, je continuerai à dire bien haut ce que je crois être la vérité.

Voici donc, sous une forme condensée, l'enseignement qui me semble se dégager de l'histoire du passé[1]: les différents groupes humains (famille, commune, canton, nation) peuvent exister et existent réellement à la fois, l'un à côté de l'autre, ou plutôt l'un *dans* l'autre; plusieurs familles constituent la commune, plusieurs communes constituent le canton, et ainsi de suite. Tous ces groupements sont des étapes intermédiaires entre ces deux extrêmes: *l'individu* et *l'humanité,* qui sont les deux réalités durables et absolues, la parcelle et le tout. Au cours des siècles, les groupements intermédiaires varient dans leur importance, dans leur intensité d'action. La famille patriarcale n'est plus aujourd'hui qu'un anachronisme; le droit civil, le

[1]) Je développe cette idée, d'une façon beaucoup plus complète, dans un livre qui paraîtra en Décembre et qui étudie l'histoire littéraire dans ses rapports avec l'évolution générale.

droit pénal ont été enlevés peu à peu, forcément, au père, puis à la commune, puis au canton même et relèvent de plus en plus de la nation. De même pour d'autres pouvoirs. C'est une évolution économique et morale que rien ne saurait empêcher.

En consultant l'histoire, il est facile de voir que, partout et toujours, c'est le groupe le plus petit qui a eu d'abord la plus grande importance, et qu'ensuite il s'est effacé au second rang devant un groupe plus grand, et celui-ci plus tard devant un autre plus grand encore. C'est ainsi que l'individu marche lentement de l'isolement primitif et égoïste à la fraternité humaine. — L'idée de patrie a donc un élément essentiel et durable: la communauté organisée; et un élément relatif et variable: les frontières de cette communauté.

De tous les groupes humains auxquels nous appartenons, lequel est *aujourd'hui* celui dont nous dépendons le plus étroitement au point de vue politique, social et moral? celui qui protège chacun de nous et que chacun de nous tient à protéger? quel est en un mot notre groupe le plus réel? c'est la nation. Ce que nous appelons (d'un mot vide de sens) „l'époque moderne" s'appellera certainement un jour l'ère des nationalités.

La nation domine aujourd'hui. Il n'en fut pas toujours ainsi. L'idée de patrie a été plus restreinte, limitée à la maison familiale, puis à la ville natale; elle s'est élargie nécessairement. Si cette idée varie encore d'homme à homme, et chez le même homme selon son âge et son expérience, c'est que plusieurs s'attachent à une conception vieillie de la patrie, parce qu'ils manquent de sens historique, qu'ils ne prennent pas nettement conscience des devoirs présents, ou encore que leur égoïsme personnel et leur vanité s'accommodent mieux d'un horizon restreint.

Cette conception surannée de la patrie a des conséquences très fâcheuses: elle immobilise des forces intellectuelles et morales dont la nation aurait besoin; elle divise les citoyens en petites querelles; elle arrête le grand effort d'un peuple. Bien plus! elle attire le ridicule et la haine sur l'idée de patrie en général. Il faut le dire: les attardés sont en bonne partie responsables de cette autre exagération, de cette autre erreur qui est celle des sans-patrie! — On dit à un enfant: „Ce petit coin de terre où

tu es né, c'est le plus bel endroit du monde; ton lac est le plus radieux; les gens de ton canton sont les meilleurs au monde; il n'y en a point comme nous.“ Et l'enfant croit à ces choses comme on croit à un dogme. Il grandit, il voyage, et ses yeux s'ouvrent à d'autres réalités: il voit ailleurs des pays fertiles, des villes travailleuses, des esprits libres, des peuples conscients de leur avenir. Il compare cette réalité avec les préjugés étroits qu'on lui avait enseignés, et, dans un élan de générosité juvénile, il se débarrasse à la fois des préjugés et de la patrie; il ne croit plus qu'à l'humanité! Les attardés lui crient: „L'humanité n'est qu'une utopie!“ Il répond: „Non, l'humanité est la seule réalité. Plus de frontières, plus de canons! La paix, dans le travail et dans la justice, voilà tout!“

Erreur des deux côtés. L'humanité n'est pas une utopie; elle est en devenir constant; elle n'est pas encore une réalité présente. Elle est une idée-force (selon l'expression de M. Fouillée), un idéal auquel nous tendons. Je crois fermement aux Etats-Unis d'Europe; ils sont dans la loi de notre évolution; Gladstone avait raison de dire: „Chaque train qui passe une frontière, tisse la trame de la fédération universelle.“ Mais cette fédération n'est pas encore un fait accompli dont nous puissions vivre; les Etats de l'Europe sont divisés par trop de vieilles rancunes, par trop d'intérêts opposés, par trop de mentalités diverses et étroites pour qu'ils s'unissent dès demain. Laissons travailler le temps et travaillons nous-mêmes en hommes de bonne volonté. Pour réaliser un jour la fédération européenne, réalisons aujourd'hui, dans toutes ses conséquences, l'idée nationale; elle est l'étape nécessaire.

J'ai aimé tour à tour et j'aime encore des pays divers, auxquels je dois une bonne part de mon être intellectuel; c'est en étudiant ces pays, en les comparant avec le mien, que j'ai appris à aimer de plus en plus ma patrie, dans son passé et dans son avenir. Ne disons plus: notre patrie est la plus belle, notre démocratie est la meilleure; mais disons: la patrie est le résultat d'un effort séculaire et chacun de nous en est à la fois un effet et un facteur agissant. Elle n'est pas *la* meilleure au sens absolu, mais elle est celle qui nous convient le mieux à nous. Elle nous explique et nous l'expliquons; elle nous légitime et nous la légi-

timons. Elle n'est pas le pays natal tel que la nature l'a fait; elle est ce pays tel que mon peuple l'a fait, en harmonie avec la nature, mais plus conscient que la nature.

En un mot, la patrie est un *fait moral;* elle n'est pas dans nos montagnes, elle est en nous.

C'est dire qu'il n'y a pas de patrie sans un passé de travail en commun, sans une œuvre précise de civilisation; et il n'y a pas de patrie sans un idéal qui lui soit particulier, qui soit sa raison d'être. Les idées de droit, les idées morales, les œuvres d'art, tout ce qui a été créé par les membres de la communauté, et tout ce que cette collaboration a ajouté à la civilisation humaine, voilà ce qui fait la gloire d'une patrie et ce qui explique l'amour que nous avons pour elle.

On comprend dès lors l'attachement tenace des Latins à leurs diverses patries. En lisant les discours où Ferdinando Martini évoquait, en Argentine, l'œuvre romaine et italienne, j'ai compris quelle légitime fierté et quel enthousiasme il inspirait à ses auditeurs. — A mesure que la nation allemande, si jeune encore, affirmera plus nettement sa collaboration à ce grand effort humain, on verra grandir la fidélité de ses enfants. La force brutale, le mythe des races y sont impuissants; pour conquérir les cœurs, il faut la noblesse d'une civilisation et la beauté d'un idéal.

Pas de patrie sans idéal. Un grand passé ne suffit pas; il est même dangereux de s'y complaire. Il faut un but auquel on marche. Avons-nous, en Suisse, un idéal précis, c'est-à-dire une raison d'être encore et de grandir jusqu'au jour où les Etats-Unis d'Europe seront une réalité? Voilà la grosse question, le problème angoissant, à la solution duquel j'ai voulu collaborer et convier des collaborateurs, en fondant *Wissen und Leben.* Dernièrement encore quelques hommes de grande autorité m'affirmaient avec une mélancolie profonde que la Suisse est condamnée à disparaître, avant cent ans, sous le flot montant des étrangers, des idées et des industries étrangères, des capitaux étrangers. Je ne puis pas me ranger à cette opinion. J'ai la ferme espérance que notre peuple, affaibli aujourd'hui par les égoïsmes cantonalistes et par une „Realpolitik“ néfaste, se ressaisira avant qu'il soit trop tard. Cette espérance est faite, avant tout, d'amour; mais

elle s'appuie aussi sur des faits récents que je développerai dans un prochain article.

Notre mission, telle qu'elle se dégage du passé, est loin d'être accomplie. Je la vois dans une transformation, dans un ennoblissement de notre démocratie. Nous avons à démontrer par des faits tout ce que peut l'homme-citoyen qui se discipline lui-même par sa propre volonté. Tandis qu'en d'autres pays la direction vient d'un roi, d'une aristocratie, d'un Parlement, en Suisse c'est nous qui tenons le gouvernail. Cet honneur implique des sacrifices. Depuis six cents ans nous avons prouvé la *possibilité* d'une république démocratique; il faut faire plus et en prouver la *nécessité* pour la dignité humaine. Quand, malgré les différences de langues, de religions, d'intérêts et de mentalités, nous aurons créé un organisme supérieur à tous les instincts, alors nous aurons travaillé pour l'humanité, conquis son respect et mérité de ne pas disparaître. Le droit prévaudra sur la force; la fraternité prévaudra sur l'égoïsme; notre gloire sera de l'avoir prouvé par l'exemple.

LAUSANNE E. BOVET

□□□

DEUTSCHE UND ANTIKE KULTUR

EINE ANTWORT AUF DEN ARTIKEL „CULTURE FRANÇAISE ET CULTURE ANTIQUE“ VON LOUIS GOUMAZ

Nein, Herr Goumaz, man fühlt in deutsch sprechenden Landen durchaus nicht das Bedürfnis nach einer Rückkehr zur antiken Kultur! Trotz der Rede des Kaisers nicht, der übrigens als leicht beeinflusster Enthusiast bald für das eine, bald für das entgegengesetzte Ideal schwärmt, und, sei er nun wirklich im Herzen Philhellene oder nicht, jedenfalls der schädlichste Feind ernster, moderner Kunst und ein Mäcen geschmackloser Talmikunst ist. Im Gegenteil, Monsieur Goumaz, wir fragen uns immer ungeduldiger angesichts der Unfruchtbarkeit des humanistischen Gymnasiums: „Quousque tandem? Quid mihi Hecuba?“ Ja, horribile dictu, ceterum censeo, der Unterricht in toten Sprachen „esse delendam“,